

INSERTIONS

S'adresser au Bureau du Journal à 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur

Les manuscrits ne sont pas rendus. Le téléphone national et la Cooopération, n° 100, 142.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Montev.	Campa.
Un mois.....	\$ 1.00 or 1.20	0
Trois.....	\$ 3.00	3.50
Six.....	\$ 5.50	6.50
Un an.....	\$ 10.00	12.50

Numéro du jour..... \$ 0.05
ancien..... \$ 0.10

Les abonnements partent du 1er, e du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

REDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

ARTIGAS

Le drapeau oriental est resté hier en berne pour rappeler à tous le cinquantième anniversaire du décès du «Chef des Orientaux», de l'indépendance nationale.

Artigas mourut dans l'exil, mais son nom plane aujourd'hui bien haut, honneur de tous, glorifié par tous.

Il en sera toujours ainsi pour les patriotes sincères, pour les hommes de cœur dont l'abnégation aura préparé les gloires ou la prospérité de la Nation. Les contemporains peuvent le méconnaître, la fortune peut leur être adverse, tôt ou tard la postérité leur tresse des couronnes et leur consacre de glorieux monuments.

Cette postérité n'a, au contraire, qu'anathèmes et mépris, si florissante qu'elle soit leur fortune, pour les gouvernements et les politiques dont la cupidité et d'égoïstes calculs dirigent seuls la conduite.

La chose mérite qu'on y songe.

L'ALLIÉ

Paris 28 août.

L'empereur Nicolas II entame par la route de Vienne le voyage qu'il doit terminer dans cinq semaines à Paris après avoir traversé l'Allemagne et l'Angleterre.

En abordant à Cherbourg il aura causé familièrement avec les chefs d'Etat qui comptent le plus en Europe, il aura eu le loisir de se renseigner et de s'expliquer sur toutes les questions qui intéressent le présent et l'avenir de notre continent. Il possédait donc une expérience fraîche et complète des dangers comme des espérances que contenait la situation politique du monde. En combinant avec ses idées personnelles, les impressions recueillies à leur source, de la bouche même de ceux qui sont les agents actifs de l'histoire moderne, il pourra plus aisément définir le rôle qui assurera le développement de la Russie.

Il dépend de lui que son voyage soit la préface d'une grande époque; en réalité son règne ne commence qu'aujourd'hui. Aux yeux des Russes, il n'est empereur que depuis peu, aux yeux du monde, il n'est que le premier dans sa propre route, celle qui sera marquée de son nom, après son retour.

Jusqu'ici, dans la période intermédiaire qui sépare l'avènement du sacre, Nicolas II n'avait qu'à suivre littéralement les enseignements et la pieuse tradition de son père. Il s'est conformé strictement à ses instructions supérieures, avec la déférence affectueuse qui convenait à son âge, à la douleur et aux nécessités du moment.

Evidemment il ne songe point à délaiss...

152 EMILE ZOLA

ROME

D'ailleurs, donna Serafina s'était rangée tout de suite à ce projet, car elle jugeait peu décent que sa nièce, même morte, fût aperçue dans cette chambre, sur ce lit d'un jeune homme. L'histoire arrangée circulait: déjà le brusque décès de Dario emporté en quelques heures par une fièvre infectieuse; la douleur folle de Benedetta, qui avait expiré sur son corps, en se serrant une dernière fois entre ses bras; et les honneurs royaux qu'on leur rendait, et les belles noces funéraires qu'on leur faisait, allongés tous les deux sur le même lit d'éternel repos. Rome entière, bouleversée par cette histoire d'amour et de mort, n'allait plus, pendant deux semaines, causer d'autre chose.

Pierre serait parti le soir même pour la France, dans sa hâte de quitter cette ville de désastre, où il devait laisser le dernier lambeau de sa foi. Mais il voulait attendre les obsèques, il avait remis son départ au lendemain soir. Et, toute cette journée, encore, il la passerait là, dans ce palais qui croulait, près de cette morte qu'il avait aimée, tâchant de retrouver pour elle

des aspirations et des incertitudes contradictoires de l'Europe.

Voilà pourquoi la visite prochaine est pour la France un événement très sérieux. Il n'est pas un patriote qui n'ait conscience de la capitale importante des jours durant lesquels l'empereur de Russie recevra notre hospitalité. L'enthousiasme spontané qui se manifeste déjà par une innombrable série de vœux et de propositions chaleureuses n'a pas besoin d'être encouragé; il est, il sera irrésistible.

S'il existe dans les bas-fonds du monde impur de politiciens quelque mécontentement malsain, quelque regret inavouable, ils n'oseront sans doute pas s'exprimer ouvertement; ce serait d'ailleurs une folie inutile. Les pauvres impuissants que le triomphe définitif de l'alliance franco-russe dérange et trouble dans leur mesquine ambition et leurs tristes combinaisons, feront sagement de se taire. Ils n'attireraient sur eux que l'indignation des foules; il est préférable pour eux que leur désappointement et leurs aigreurs soient ignorés et dédaignés. Qu'ils fassent à mauvais jeu bonne mine; c'est le conseil dont il est sage dès à présent qu'ils s'accommodent et s'inspirent.

Pour le reste, c'est-à-dire pour la presque totalité du peuple français, il ne restera qu'une préoccupation, celle de traiter dignement, comme un souverain qui reçoit un souverain, notre allié.

L'alliance existe et personne ne conteste plus maintenant les preuves d'un rapprochement qui s'explique par la raison, qui s'est servi du sentiment pour s'affirmer, qui a reçu sa consécration dernière au même titre, avec des garanties au moins égales à celles de la Triple-Alliance.

Seulement toute alliance, même naturelle, même formulée nettement, vaut d'abord par l'esprit et l'intelligence de ceux qui s'en servent. Elle n'est fondée légitimement que sur l'intérêt commun; il appartient donc aux contractants de la faire que cet intérêt commun soit le mieux servi possible dans tous les cas pour chacun d'eux.

C'est dans cette préoccupation patriotique que nous saluons ici la venue et acclamons la présence de Nicolas II. Il a comme Alexandre III la conviction profonde que l'amitié étroite de la France est un bienfait pour son empire; nous avons une fois analogue: le premier devoir de notre gouvernement est de préparer à cette confiance universelle les satisfactions qu'elle mérite.

Il les obtiendra facilement s'il ne se borne pas à être enchanté des faits accomplis, s'il dispose, en prévision des éventualités futures, les actes conforment aux intérêts permanents du pays s'il précise d'avance les concours qu'il a droit de réclamer et sur lesquels il a le moyen de compter.

Il est superflu de remarquer que la seule condition du succès dans la voie qui s'ouvre à notre politique est de lui communiquer une stabilité inébranlable, de donner à l'étranger, à nos ennemis, à nos amis surtout, la sensation de notre ferme volonté, de notre imperturbable résolution, de la solidité de nos vœux, de notre certitude nationale. Il importe de réfuter une fois pour

des prières, au fond de son cœur vide et meurtri.

Quand il fut descendu, au premier étage, devant l'appartement de réception du cardinal, le souvenir lui revint du premier jour où il s'était présenté là. C'était la même sensation d'ancienne pompe princière, dans l'usure et dans la poussière du passé. Les portes des trois immenses antichambres se trouvaient grandes ouvertes; et les salles étaient vides encore, sous les hauts plafonds obscurs, à cause de l'heure matinale. Dans la première, celle des domestiques, il n'y avait que Giacomo en livrée noire, immobile et debout, en face de l'antique chapeau rouge, accroché sous le baldaquin, avec ses glands mangés à demi, parmi lesquels les araignées filaient leur toile. Dans la seconde, celle où le secrétaire se tenait autrefois, l'abbé Paparelli, le caudataire qui remplissait aussi la fonction de maître de chambre, attendait les visiteurs en marchant à petits pas silencieux; et jamais il n'avait plus ressemblé à une très vieille fille en jupe noire, blême, ridée par des pratiques trop sévères avec son humilité conquérante, son air louche de toute-puissance obséquieuse.

Enfin, dans la troisième antichambre, l'antichambre noble, où la barrette, posée sur une crédence, faisait face au grand portrait impérial du cardinal en costume de cérémonie, le secrétaire, don Vigilio, avait quitté sa petite table de travail pour se tenir à la porte de la salle du trône, saluant

toutes l'objection perfide que lancent nos adversaires, qui finit parfois par inquiéter les plus sincères sympathies; l'heure est venue de prouver qu'il y a quelque chose de changé, d'amélioré dans notre politique.

Dans les fêtes dont le brillant programme s'élaborait, rien ne devra être épargné pour que leur éclat dépasse les efforts des monarchies voisines; mais sous ce superbe décor, mais derrière l'enthousiasme qui débordait des cœurs et qui se traduirait avec une formidable unanimité d'oublions pas l'essentiel: montrons-nous comme un peuple sûr de lui-même, maître de ses destinées, capable de fixer dans un gouvernement durable l'autorité de sa force, la dignité de sa fortune.

Alors les résultats de cette attitude, déconcertante pour nos détracteurs, rassurante pour nos défenseurs, ne tarderont pas à se faire sentir. Alors l'alliance franco-russe non seulement ne sera pas une formalité platonique, mais elle deviendra vite, après avoir été la caution de notre sécurité, un puissant instrument de prospérité et de grandeur; elle ne se bornera pas à être une chose écrite sur le papier; elle sera bientôt plus féconde encore dans l'avenir qu'elle ne l'a été dans le passé.

Ernest Jude.

Le vignoble charentais

(Lettre de notre correspondant)

Saintes, 27 août.

A la dernière réunion du syndicat des viticulteurs des Charentes, présidée par M. Calvet, sénateur de la Charente-Inférieure, à laquelle assistaient deux cents membres environ, la situation du vignoble charentais a été examinée de la façon la plus sérieuse.

Le résultat de la discussion générale qu'il est possible d'émettre une appréciation autorisée de la situation de la récolte pendante; de l'ensemble des avis recueillis, l'assemblée conclut que la perspective de la production pour le vignoble charentais est, actuellement, celle de 1893, soit environ 100,000 hectolitres d'eau-de-vie pure des divers types, pour 1896.

Cette production eût dû être dépassée, à cause de la quantité et de la dimension des grappes, ainsi que la mise à fruit de nouvelles plantations greffées depuis 1893, si l'oïdium n'avait fait en juin et juillet des ravages assez considérables.

Cette extension subite de l'oïdium est due à la grande sécheresse de l'autre part a empêché le développement du mildew. Les propriétaires se sont laissés surprendre par l'oïdium: ils ont à se garder maintenant d'un retour offensif du mildew, que les temps humides ou pluvieux de la saison pourraient propager ou seulement provoquer.

La conclusion à tirer des communications de divers membres du Syndicat à ce sujet est que la viticulture charentaise ne doit pas négliger, quelles que soient les apparences de la floraison, les traitements spéciaux contre

d'une révérence des personnes qui en passaient le seuil. Et, par cette soirée matinée d'hiver, ces salles apparues sous des formes, plus délaissées, les tentures en lambeaux, les rares meubles ternis de poussière, les vieilles boiserie s'émiettaient sous le continu travail des vers, les plafonds seuls gardant leur fastueuse envolée de dorures et de peintures triomphales.

Mais Pierre, que l'abbé Paparelli venait de saluer profondément, d'une façon exagérée, ou se sentait l'ironie d'une sorte de congé donné à un vaincu, était surtout saisi par la grandeur triste de ces trois vastes salles en ruine, qui conduisaient, ce jour-là, à cette salle du trône transformée en salle de mort, dans laquelle dormaient les deux derniers enfants de la maison. Quel gala superbe et désolé de la mort, toutes les larges portes ouvertes, tout le vide de ces pièces trop grandes, dépeuplées de leurs anciens foyers, abouissant au douil suprême de la fin d'une race! Le cardinal s'était enfoncé dans son cabinet de travail, où il recevait les membres de la famille, les intimes qui tenaient à lui présenter leurs condoléances; tandis que donna Serafina, de son côté, avait choisi une chambre voisine, pour y attendre des dames amies, dont le défilé allait durer jusqu'au soir. Et Pierre, que Victorine avait renseigné sur ce cérémonial, dut se décider à entrer directement dans la salle du trône, de nouveau salué par

chacun des fléaux cryptogamiques désormais installés dans le pays: oïdium, mildew, chlorose, anthracnose et black-rot.

Cette dernière maladie, de date toute récente, n'a fait jusqu'à ce jour, fort heureusement, que des ravages insignifiants dans les vignobles où son apparition a été signalée.

Les traitements recommandés par le syndicat des viticulteurs sont: le soufre pour l'oïdium, la bouillie au sulfate de cuivre pour le mildew, le badigeonnage au sulfate de fer contre la chlorose et l'anthracnose. Quant au black-rot, une commission a été nommée pour en étudier les effets.

FIZEN (HIPPOLYTE-LOUIS)

Vapereau consacre à ce illustre savant dont le télégraphe nous a annoncé hier le décès, les lignes suivantes: Mathématicien, français, membre de l'Institut, né à Paris, le 23 septembre 1819, est le fils d'un médecin distingué professeur à la Faculté de médecine sous la Restauration. Une fortune indépendante lui permit de se livrer aux sciences, pour lesquelles il avait autant de goût que d'aptitude. M. H. Fizen a épousé la fille d'Adrien de Jussieu. Il a été décoré de la Légion d'honneur en novembre 1849.

Ce savant a été d'abord connu par ses découvertes sur la mesure de vitesse de la lumière et la plupart de ses travaux ont été consignés dans les «Annales de physique et de chimie». Il lui ont fait décerner sur le rapport de l'Académie des sciences, en 1856, le grand prix de l'Institut de 10,000 fr. Candidat à cette académie dès 1850, il a publié alors une «Notice» sur ses travaux et ses titres.

Elu membre de l'Institut, il a été nommé inspecteur de physique à l'Ecole polytechnique en 1863. Outre ses travaux éparés dans les Annales de physique et de chimie, on lui doit d'importantes «Mémoires» dans les «Comptes rendus de l'Académie des sciences», et quelques-uns ont été publiés séparément.

APRÈS L'ONDÉE

Il y a des femmes qui passent pour avoir du chic et qui n'ont que du toupet, ce qui n'est pas précisément la même chose.

Pour les femmes, le chic a moins de valeur et d'importance que pour les hommes; le chic n'ajoute à leur agacement que lorsqu'elles ont oublié d'être jolies, — il sert surtout aux laides et à celles qui commencent à ressentir des ans l'irréparable or trage.

On outrage les femmes en les regardant trop; on les blesse en ne les regardant pas assez.

Trop timide, on ne sait pas dire aux femmes ce qu'on pense; trop audacieux on leur dit ce qu'on ne pense pas.

Une grande révérence de don Vigilio, pâle et muet, qui semblait même ne pas le reconnaître.

Une surprise attendait le prêtre. Il s'était imaginé une chapelle ardente, la nuit complètement faite, des centaines de cierges brûlant autour d'un catafalque, au milieu de la salle tendue de draperies noires. On lui avait dit que l'exposition se faisait là, parce que l'antique chapelle du palais, située au rez-de-chaussée, était fermée depuis cinquante ans, hors d'usage, et que la petite chapelle privée du cardinal se trouvait trop étroite pour une pareille cérémonie.

Aussi avait-il fallu improviser un autel dans la salle du trône, où les messes se succédaient depuis le matin. D'ailleurs, des messes devaient également être dites toute la journée dans la chapelle privée; de même qu'on avait installé deux autres autels, dans une petite pièce voisine de l'antichambre noble, l'autre dans une sorte d'alcôve qui s'ouvrait sur la seconde antichambre; et c'était ainsi que des prêtres, surtout des franciscains, des religieux appartenant aux ordres pauvres, allaient sans interruption et continuellement célébrer le divin sacrifice, sur ces quatre autels. Le cardinal avait voulu que pas un instant le sang divin ne cessât de couler chez lui pour la rédemption des deux âmes chères, envoyées ensemble.

Dans le palais en deuil, au travers des salles funèbres, les tintements des sonnettes de l'élévation ne s'arrêtaient

Voulez-vous passer auprès de l'un des deux sexes pour un observateur profond? Dites du mal de l'autre.

Les plus beaux triomphes de l'amour, propre sont fades et insipides, quand on ne peut les partager avec celle qu'on aime et qui saurait s'y associer.

Ovide.

Le banditisme en chemin de fer

Paris, 23 août 96.

La nuit dernière s'est produite sur le réseau d'Orléans une de ces aventures qui ont généralement pour cadre les vastes plaines d'Amérique, où des bandits arrêtent les trains et les pillent sans vergogne.

Vers une heure un quart, l'express de Toulouse, qui arrive à Paris à 4 h. 37 du matin, entra, venant de quitter Vierzon, sous le long tunnel de Theilay. Soudain, le chef de train, M. Renoux, vit surgir dans son fourgon deux individus masqués et porteurs de fausses barbes. L'un d'eux, ayant à la main un revolver de fort calibre, marcha rapidement sur l'agent surpris par cette irruption soudaine. «Si tu fais un mouvement, lui dit-il, si tu appelles, si tu sonnes, tu es un homme mort!»

A l'accent, à l'attitude du bandit, M. Renoux vit bien que toute tentative de résistance était inutile; il se tint coi sous l'arme chargée et braquée sur sa poitrine.

Pendant ce temps, avec une dextérité véritablement extraordinaire, avec une décision qui dénotait une connaissance approfondie des usages de la Compagnie, le deuxième individu se mit en devoir de fracturer des caisses remplies d'or, d'argent et de billets bleus. Dans ces caisses, dites «de recettes», les chefs de station de la ligne avaient mis sous scellés les sommes qu'ils envoyaient à Paris, au siège de l'administration centrale.

Il y en avait quarante. Le bandit ouvrit en sept; puis s'arrêta au moment où l'express allait arriver et stoppa à Lamotte-Beuvron. Alors, ses nombreuses poches gonflées de rouleaux d'or, il songea à battre en retraite. Son complice, lui aussi, se dirigea à reculons vers la porte du fourgon, tenant toujours le chef de train immobile sous son arme. Après une dernière recommandation à celui-ci de rester silencieux, une dernière menace, les misérables refermèrent sur lui son fourgon et sautèrent à contre-voie.

Aussitôt arrivé à Lamotte-Beuvron, M. Renoux fit sa déclaration au chef de gare qui télégraphia aussitôt à Vierzon et à toutes les stations où devait s'arrêter l'express.

A 4 h. 37, quand le train de Toulouse entra en gare de Paris, des mesures de surveillance avaient déjà été prises par la commissariat spécial.

Tous les voyageurs furent interrogés, et tous déclarèrent qu'ils n'avaient rien remarqué d'anormal en cours de route.

Quant au chef de train, longuement interrogé à son tour, il a fait sous l'empire d'une émotion, loin encore d'être calmée, le récit de l'agression tel que nous venons de le reproduire.

pas, les murmures frissonnants des paroles latines ne se taisaient pas, les hosties se brisaient, les calices se vidaient continuellement, sans que Dieu pût une seule minute s'absenter de cet air lourd, qui sentait la mort.

Et Pierre, étonné, trouva la salle du trône telle qu'il l'avait vue, le jour de sa première visite. Les rideaux des quatre grandes fenêtres n'avaient pas même été tirés, la sombre matinée d'hiver entraînait en une clarté faible, grise et froide.

C'était encore, sous le plafond de bois sculpté et doré, les tentures rouges des murs, une brocatelle à grandes palmes, mangée par l'usure; et l'ancien trône se trouvait là, le fauteuil retourné contre la muraille, dans l'attente inutile du pape, qui ne venait jamais plus.

Seul, l'autel improvisé, dressé à côté de ce trône, changeait un peu l'aspect de la pièce, débarrassée de ses quelques meubles, sièges, tables, consoles. Puis, au milieu, on avait posé sur une marche basse le lit d'apparat, où Benedetta et Dario étaient couchés, dans une jonchée de fleurs. Au chevet du lit, deux cierges simplement, un de chaque côté, brûlaient. Et rien autre, et seulement des fleurs encore, une telle moisson de fleurs qu'on ne savait dans quel jardin chimérique on avait bien pu la couper, des roses blanches surtout, des gerbes de roses sur le lit, des gerbes de roses s'écroulant du lit, des gerbes de roses couvrant la

Dans la matinée il est reparti pour Commeny (Allier) où il habite. Sa femme étant très souffrante en ce moment, il a tenu à aller la rassurer lui-même.

ARRESTATION DES BANDITS (Dépêche de notre correspondant)

Bourges, 22 août, 7 h. soir.

Dès qu'il eut reçu la déclaration de M. Renoux, le chef de gare de Lamotte-Beuvron commanda des recherches sur la voie, car on supposait que les bandits avaient dû se blesser en sautant.

En effet, à environ 500 mètres de la gare de Lamotte on trouva étendu, la face contre terre, un individu inanimé. On le transporta dans une salle d'attente et de là à la gendarmerie, où un médecin fut appelé à lui donner des soins.

Pendant ce temps, l'autre voleur, plus heureux que son complice, car en sautant il ne s'était fait que de légères contusions, avait pu monter à Lamotte, sans être aperçu de personne, dans le train descendant sur Vierzon et qui croise à Lamotte celui dans lequel il venait de faire son coup.

Une fois arrivé à Vierzon, il se présenta au guichet et se fit délivrer un billet de 1^{re} classe pour Paris.

Mais pendant qu'il attendait le train, le chef de gare de Vierzon recevait de son collègue de Lamotte une dépêche l'informant du vol qui avait été commis quelques heures auparavant.

Cette nouvelle se répandit bien vite parmi le personnel de la gare et M. Félix, contrôleur, ayant son attention particulièrement attirée par un voyageur dont la figure était en sang et les vêtements souillés de poussière et déchirés eut de vagues soupçons.

Il l'interpella sur l'endroit où il allait et d'où il venait.

Cet individu se troubla, et à l'arrivée du commissaire spécial qu'on était allé chercher, il fut fouillé et trouvé porteur d'une somme de 19,264 fr. 40.

So voyant découvert, il dut avouer qu'il était un des dévaliseurs du fourgon. Il fut conduit chez M. Ronnet, pharmacien, où ses blessures furent pansées, puis de là à la gendarmerie. Il refusa d'indiquer son identité ainsi que celle de son complice qui est resté à Lamotte et sur lequel on a trouvé plus de 13,000 francs en espèces.

L'enquête ouverte par la gendarmerie ne tardera pas à établir l'identité de l'un des deux voleurs, celui du moins qui est à Vierzon. C'est un nommé Gauthier, âgé de vingt-six ans, employé comme ouvrier ajusteur dans un grand atelier de construction de Paris. Tout porte à croire, dès à présent, que ces deux individus font partie d'une bande organisée.

Bourges, 25 août.

Hier, Gauthier, l'un des agresseurs du train 16, a tenté de se suicider dans le cabinet du juge d'instruction.

On allait le confronter avec Renoux le chef de train, lorsqu'il s'élança sur le revolver qu'il avait employé dans son expédition et qui était sur la table du magistrat. Les gendarmes prévirent le coup. On avait eu, d'ailleurs, la prudence de décharger l'arme.

Le juge a entendu le sous-chef de train, le contrôleur de Vierzon et le garde-frein.

On raconte qu'une armoire du fourgon renfermait 500,000 francs, ce qu'ignoraient les malfaiteurs.

marche, débordant de la marche jusque sur le dallage magnifique de la salle.

Pierre s'était approché du lit, le cœur, bouleversé d'une émotion profonde. Ces deux cierges dont le jour pâle éteignait à demi les petites flammes jaunes. Cette continuité flamme basse de la messe voisine, ce parfum pénétrant des roses qui alourdissaient l'air, mettaient une infinie détresse, une lamentation de deuil sans borne, dans la grande salle surannée et poudreuse. Et pas un geste, pas un soufles, rien autre, par instants, qu'un petit bruit de sanglots étouffés, parmi les quelques personnes qui se trouvaient là. Des domestiques de la maison se relayaient sans cesse, quatre toujours étaient au chevet du lit, debout, immobiles, ainsi que des gardes familiers et fidèles. De temps à autre, l'avocat consistorial Morano, qui s'occupait de tout, depuis le matin, traversait la pièce, l'air pressé, d'un pas silencieux. Et, sur la marche, tous ceux qui entraient venaient s'agenouiller, priaient, pleuraient. Pierre y aperçut trois dames, la face dans le mouchoir. Un vieux prêtre y était aussi, tremblant de douleurs, la tête basse, et dont on ne pouvait distinguer le visage.

(A suivre)

